



LES SURVIVANTS

france

3

1945-2005
LIBÉRATION DES CAMPS

Pour ne jamais oublier

La télévision a-t-elle tout dit de l'enfer des camps et de l'extermination ? Paradoxalement, alors que le petit écran produit chaque année son lot de films et d'émissions sur l'histoire et la mémoire de la Seconde guerre mondiale, le nombre des documentaires marquants sur cette période est peu important.

Depuis 10 ans, aucune des grandes télévisions généralistes n'a entrepris de diffuser un document inédit sur cette tragédie du XX^e siècle à une heure de grande écoute.

Au même moment, les relents d'antisémitisme, les exemples de contestations des enseignements sur la Shoah et un certain relativisme ambiant n'ont cessé de se manifester. Face à ces symptômes d'un malaise à vivre ensemble et d'un retour des peurs irrationnelles, les documentaires historiques

ont un rôle social à jouer : celui d'un antidote à l'ignorance et au repli sur soi. Pour cette raison, j'ai proposé il y a un an à Patrick Rotman — alors que nous préparions la diffusion d' *Eté 44* — de consacrer un long métrage documentaire à la libération des camps. Il a très vite décidé de se concentrer sur la dernière année de la guerre durant laquelle se succèdent l'extermination des juifs hongrois, la libération des camps par les armées soviétiques et alliées, puis le retour des déportés.

Ce film se présente comme une chronique macabre, précise et rigoureuse de la barbarie, mais aussi comme l'histoire d'un combat pour la survie.

En mêlant si intimement la force des récits des ultimes témoins de l'horreur à la violence des images d'archives, Patrick Rotman rompt un peu plus la distance et nous amène

à mieux comprendre, mais aussi à mieux ressentir, ce moment de notre histoire. Grâce à un travail d'identification, de datation, de contextualisation des images, les archives souvent abstraites et déréalisées deviennent ici « insupportablement » vraies et humaines. En nous proposant d'entendre et de regarder le « mal » en face, *Les Survivants* participe d'un travail de pédagogie que le Général Eisenhower initia en avril 1945 lorsqu'il obligea les civils allemands et les journalistes à visiter le camp de Buchenwald afin de témoigner au monde de ce qu'ils avaient vu.

Avec *Les Survivants*, Patrick Rotman signe sans doute l'un de ses plus grands films, une œuvre qui chemine en nous longtemps après sa diffusion.

Patricia Boutinard Rouelle
directrice de l'unité documentaire de France 3



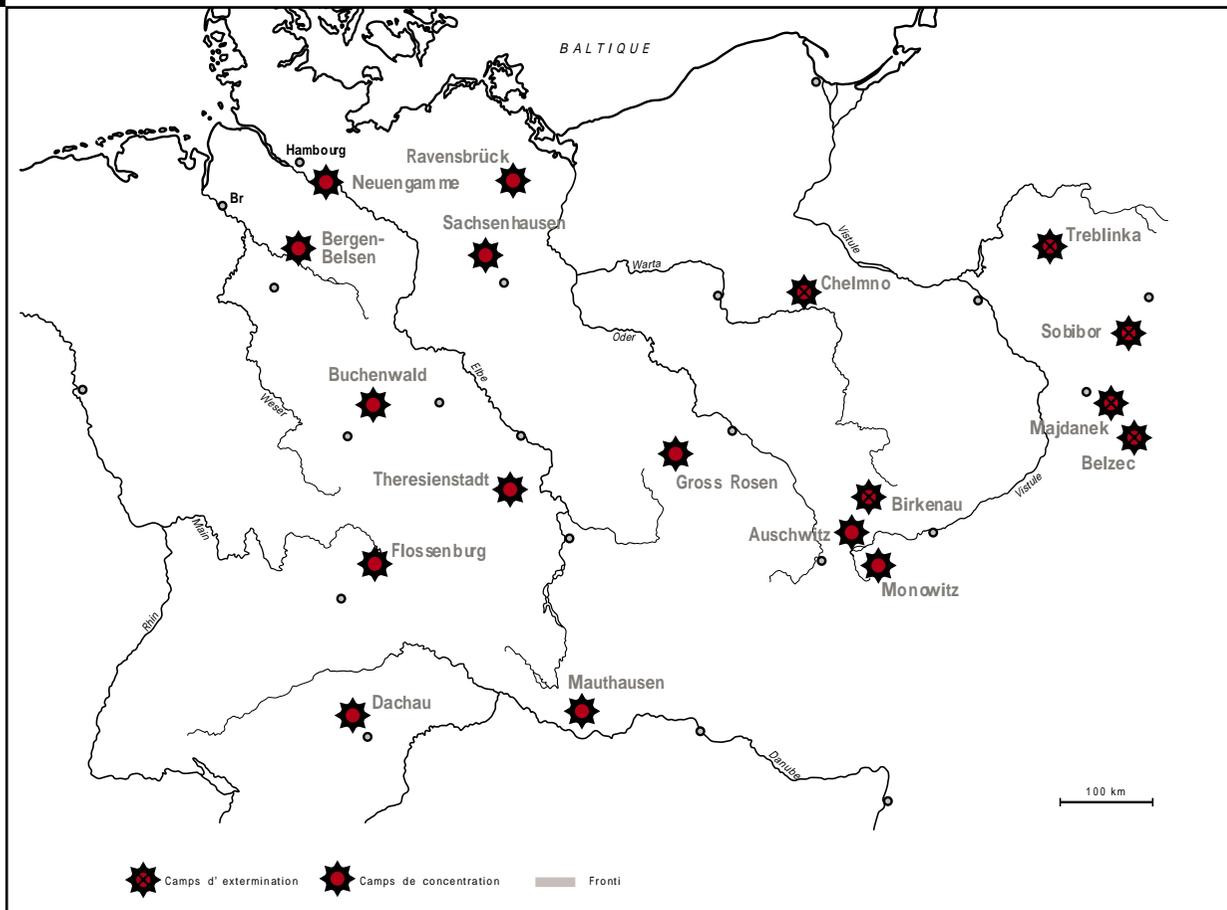
LES PRINCIPAUX CAMPS

Ils avaient moins de vingt ans. Ils ont vécu l'enfer des camps, le retour dans des difficultés extrêmes, quelquefois pour les plus heureux, les retrouvailles avec leurs proches. Ils sont aujourd'hui parmi les derniers à pouvoir en témoigner directement.

Pour nous, il était essentiel de participer au film de Patrick Rotman, de le diffuser, afin que l'histoire singulière des survivants, leurs paroles précises, contribuent à ce travail de mémoire et permettent, soixante ans plus tard, à ceux qui ont aujourd'hui l'âge qu'ils avaient alors, de connaître de façon sensible ce que fut ce cauchemar. Depuis plus de quatre ans France 5 s'est efforcée d'apporter, à travers, ses documentaires, des clés pour contribuer à faire comprendre

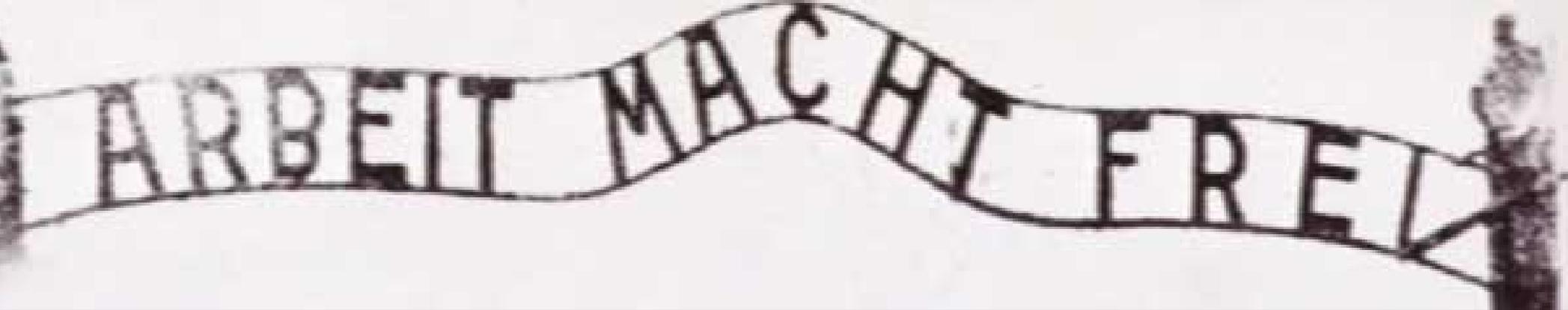
l'un des épisodes les plus noirs de l'histoire de l'humanité, et le caractère unique de « la solution finale ». Des documentaires, comme des pierres posées les unes après les autres, destinés aux jeunes générations, tant il faut, sans craindre de lasser, toujours et encore, raconter, témoigner, expliquer, transmettre. Que ce soit à travers une programmation spéciale sur la libération des camps ou des films à venir sur la France de 1945 jusqu'au procès de Nuremberg, France 5 veut apporter au public qui la regarde, toujours plus nombreux et curieux, en les mettant en perspective, les repères de l'histoire.

Muriel Rosé
directrice de l'unité documentaire
de France 5



REPERES CHRONOLOGIQUES

Mars 1933 : ouverture du camp de Dachau / juillet 1936 : ouverture du camp de Sachsenhausen / août 1937 : ouverture du camp de Buchenwald / juillet 1938 : construction de Mauthausen / janvier 1939 : construction du camp de Ravensbrück / septembre 1939 : début de la guerre / mai 1940 : construction du camp d'Auschwitz / février 1941 : début de construction de Buna-Monowitz (Auschwitz III) / juillet 1941 : Construction du camp de Majdanek / septembre 1941 : construction de Birkenau (Auschwitz II) / décembre 1941 : Ouverture du centre de mise à mort de Chelmno / janvier 1942 : conférence de Wannsee sur « la solution finale » / mars 1942 : ouverture du centre de mise à mort de Belzec, premier transport vers Auschwitz, début des gazages, ouverture du centre de mise à mort de Sobibor / juin 1942 : construction de Treblinka / avril 1943 : soulèvement du ghetto de Varsovie / 24 juillet 1944 : découverte par les Soviétiques du camp de Majdanek / août 1944 : insurrection de Varsovie / 7 octobre 1944 : révolte du sonderkommando à Auschwitz / novembre 1944 : destruction par les SS des chambres à gaz d'Auschwitz / 18 janvier 1945 : évacuation d'Auschwitz par les SS / 27 janvier 1945 : libération d'Auschwitz par les Soviétiques / 4 avril 1945 : découverte du camp d'Ohrdruf par les Américains / 11 avril 1945 : libération du camp de Buchenwald / 12 avril 1945 : visite d'Eisenhower à Ohrdruf / 15 avril 1945 : libération de Bergen-Belsen par les Anglais / 28 avril 1945 : libération de Dachau / 30 avril 1945 : libération de Ravensbrück, suicide de Hitler / 5 mai 1945 : libération de Mauthausen / 8 mai 1945 : capitulation de l'Allemagne / mai-juin 1945 : retour des déportés.



SYNOPSIS

Ce sont des survivants, quelques survivants, les uns « déportés raciaux » selon la terminologie de ce temps, les autres « politiques » et parfois les deux à la fois, juifs et résistants, résistants et juifs. Soixante ans après, les mots issus d'une mémoire intacte, étonnamment précise, racontent ce que furent pour eux, du printemps 1944 au printemps 1945, les derniers mois des camps dans cette période d'agonie du III^e Reich.

Leurs récits croisés, au sein de l'archipel de souffrance et de douleur, retracent la fin effroyable de la guerre pendant laquelle la machine concentrationnaire continue de broyer des milliers d'individus. Les survivants relatent la dernière année, la plus terrible peut-être : l'extermination des juifs hongrois et des tziganes à Birkenau, l'évacuation en janvier par les nazis des camps de Pologne, les marches de la mort, l'attente de la fin dans les camps surchargés, ravagés par les maladies, le chaos apocalyptique des dernières semaines

d'avril, l'arrivée des premiers soldats alliés, la libération sans joie qui n'est pas encore la liberté, le voyage de retour, l'accueil à l'hôtel Lutétia, la redécouverte du monde des vivants, les retrouvailles avec la famille quand elle a survécu.

Ces paroles de survivants disent l'indicible, la souffrance extrême : l'ami abattu lors d'une marche, la mère qui meurt dans ses bras, la lutte impitoyable pour la survie dans la jungle des camps, la liquidation sauvage des kapos, le copain qui se laisse mourir, à bout de souffle, à bout d'espérance, la joie et la douleur mêlées des retrouvailles. Ils racontent encore, les revenants du printemps 1945, la difficulté de parler au retour et, encore plus, le refus des autres d'entendre. Les survivants n'étaient que quelques milliers, et leurs voix se sont fondues dans la longue plainte des malheurs de l'après-guerre.

Soixante ans plus tard, dans l'hiver de leur vie, ils parlent.

Patrick Rotman

Écrit et réalisé par Patrick Rotman
Produit par Michel Rotman
et Marie-Hélène Ranc

Commentaire dit par Florence Pernel

Montage : David Korn Brzoza
Musique originale : Richard Bois
Documentation : Marie-Hélène Barbéris
Image : Georges de Genevray

Une production Kuiv Productions
avec la participation de France 3, France 5,
TV5, Planète, TSR, RTBF,

avec le soutien de La Fondation pour la Mémoire de la Shoah
le Ministère de la Défense, le Ministère des Affaires Étrangères,
le Centre National de la Cinématographie, La PROCIREP, L'ANGOIA

Oświecim



PATRICK ROTMAN

FILMOGRAPHIE

LES SOURCES

Les recherches ont débuté dès le mois de juillet 2004 et se sont focalisées dans un premier temps sur les forces alliées qui ont filmé la libération des camps : les Etats-Unis, l'Angleterre et l'Union Soviétique. Des investigations ont été menées au NARA à Washington, ainsi qu'à l'Imperial War Museum à Londres et aux Archives de la Deuxième guerre mondiale à Moscou.

Nous avons pu ainsi découvrir des images américaines en couleur rarement montrées à la télévision de la libération des camps mais aussi des combats aériens et de l'Allemagne en ruine.

Nous avons également utilisé des documents amateurs inédits : des films allemands (clandestins), hongrois (la rafle de juifs hongrois en 1944) et français (le retour des déportés).

Parallèlement, nous avons entrepris une recherche dans les fonds photographiques de nombreux pays et notamment : les Musées-Mémoriaux des camps en Allemagne

et en Pologne, le Yad Vashem à Jérusalem, les Centres de mémoire de la déportation, les organismes d'aide au retour des déportés et les Archives militaires en France, le Musée de l'Holocauste à Washington, les agences de photographes de presse américaines (Time-Life et AFP).

Voici, parmi beaucoup d'autres, les utilisations des documents photographiques dans *Les survivants* : les photos clandestines amateurs prises par des déportés dans l'intérieur des camps (Buchenwald et Auschwitz), les photos amateurs prises par le SS Hellman (Auschwitz) les photos aériennes de reconnaissance des camps prises par les forces alliées, les photos des grands photographes de presse présents lors de la libération des camps et du retour des déportés (Margaret Bourke-White, George Rodger, Lee Miller, Eric Schwab).

Enfin, la presse française et anglo-américaine a été dépouillée afin de montrer comment l'horreur des camps a été divulguée au monde entier.

A publié une quinzaine de livres dont

- *Les intellocrates*,
- *Tant qu'il y aura des profs*,
- *Les porteurs de valises*,
- *Génération*,
- *Tu vois, je n'ai pas oublié* (tous ces titres avec Hervé Hamon),
- *La guerre sans nom* (avec Bertrand Tavernier),
- *L'ennemi intime*,
- *L'âme au poing*.

A créé et animé le magazine d'histoire sur France 3

- *Les Brûlures de l'histoire* (France 3, 1993-1997) : Une soixantaine d'émissions dont plusieurs portent sur la Seconde guerre mondiale : Le cas Bousquet, L'affiche rouge, L'État milicien, La guerre des ondes, Les secrets du jour J, L'épuration, Vichy et les juifs, Les Collabos.

Est l'auteur pour la télévision de documentaires historiques

- *Le destin de Laslo Rajk* (avec J. Kanapa), Arte, 1995
- *Jorge Semprun, l'écriture et la vie* (avec L. Perrin), Arte, 1996
- *Chasse aux sorcières à Hollywood*, France 3, 1997
- *Le gel du printemps, Prague 68*, France 3, 1998,
- *Mai 68, dix semaines qui ébranlèrent la France*, 2 x 52 min, France 3, 1998,
- *Le Retour du Général*, France 3, 1998,
- *La foi du siècle* (avec Patrick Barbéris), Arte, 1999, 4 x 52 min
- *François Mitterrand, le roman du pouvoir* (avec le concours de Jean Lacouture), 4 x 52 min, France 3, 2000,
- *L'Ennemi intime*, 3h30, France 3, 2002.
- *Été 44*, 1h52, France 3, 2004.

Est co-auteur avec Bertrand Tavernier du film

- *La guerre sans nom* (1992).



La dernière année des camps et leur libération

Je ne voulais évidemment pas refaire *Shoah*. Je ne voulais pas faire non plus un film sur le système concentrationnaire en général. Mon sujet était plus modeste et limité : rendre compte de la dernière année des camps et leur libération. Ce film nous conduit très précisément des derniers mois d'Auschwitz à la

libération des derniers camps, du printemps 1944 au printemps 1945. Je ne voulais pas non plus faire un film d'historien, froid et distancié, mais plutôt faire revivre ces moments par le regard et les mots de ceux qui l'avaient vécu. En fonction de ce cadre précis, j'ai évidemment recherché des témoins qui avaient été déportés à Auschwitz et qui étaient, pour l'essentiel, des déportés juifs, et d'autres qui étaient des résistants. C'est le récit construit avec ces témoignages qui mène le film. En confrontant ces destins individuels à la grande Histoire, le film opère un va-et-vient permanent entre ces deux axes.

Bergen-Belsen, Dachau et Buchenwald

Je savais aussi que je ne pouvais pas parler de tous les camps. Je voulais me concentrer sur les principaux. Il se trouve qu'il existe pas mal d'images sur Bergen-Belsen, Dachau et Buchenwald. Il se trouve aussi que c'est justement dans ces camps — surtout Bergen-Belsen et Buchenwald — que les déportés des camps de l'Est ont été transférés au début de janvier 1945. L'idéal étant de trouver des témoins qui avaient été à Auschwitz et évacués dans ces lieux-là. Ce sont évidemment ceux que j'ai retenus. L'appel à témoins — si j'ose dire — a été réalisé au travers des circuits habituels : associations et contacts personnels. J'ai tourné beaucoup de témoignages pour n'en garder finalement que dix. Ensuite, il fallait que ces témoignages s'intègrent parfaitement dans le rythme et la cohérence du film. Tout s'est fait en concomitance : la recherche d'images, l'écriture, la construction et les témoignages. C'est une alchimie, un mouvement permanent.

La mémoire des témoins

Il est très impressionnant de voir à quel point la mémoire de ces femmes et de ces hommes reste claire et précise. Quand vous vivez des événements aussi dramatiques, aussi traumatisants, je pense que vous êtes capable, toute votre vie, de vous souvenir du moment où vous avez vu le cadavre de votre père passer sur une brouette, du moment où, sur la rampe de Birkenau, vous avez été séparée de votre mère... Tout cela s'inscrit à jamais dans la mémoire, d'une manière évidemment indélébile. Pour beaucoup, avoir gardé cette histoire pour eux et en eux pendant des décennies, comme si elle avait été, en quelque sorte, congelée, fait qu'elle jaillit intacte, pour peu qu'elle soit sollicitée. De plus, le temps ayant passé, le travail personnel de deuil et de mémoire a été accompli... Ce qui explique sans doute cette distance, voire cette ironie pour certains, à évoquer ces horreurs. Je pense, d'ailleurs, que ce recul est d'autant plus émouvant. Il y a, à cet égard, des moments d'une force inouïe. Il faut dire que j'ai enregistré plus de cinquante heures de témoignages et que ce qui s'y trouve dans le film était bien sûr nécessaire à l'histoire et à la construction du récit, mais représentait aussi ce qu'il y a de plus fort et de plus symbolique. J'ai d'ailleurs dû sacrifier — à regret — des moments extraordinaires. Cependant, quand j'ai rencontré Madeleine et Jacques Goldstein, j'ai su tout de suite que j'ouvrirai et fermerai le film avec eux : leur séparation brutale sur la rampe de Birkenau et leurs retrouvailles miraculeuses au Lutétia. Il était impossible de passer à côté d'une si incroyable histoire.

Quand la parole et l'image coïncident

Je me suis entièrement fixé sur le récit des témoins. Pour certaines séquences, comme celle des marches de la mort, il n'y a aucune image. En revanche, à d'autres moments, il y a coïncidence entre la parole des témoins et l'image. Je pense à l'émotion de François Bertrand qui était à bord de ce fameux train, parti de Buchenwald, et qui a erré pendant trois semaines dans le III^e Reich. Il se trouve que George Stevens a filmé ce train en couleur après son arrivée à Dachau : des images hallucinantes de cadavres empilés dans les wagons – 4 200 morts pendant le trajet sur 5 000 déportés. A ce moment précis, on a les images et le regard de ce témoin... Je pense à la libération de Buchenwald aussi, avec la visite des civils, racontée par Maurice Wolf ou le premier mai, à Dachau, raconté par Jacques Sergent...

Des images d'archives stupéfiantes

Certaines images d'archives m'ont vraiment étonné, voire stupéfait. Je pense à un film visiblement tourné par les SS à Dachau, en 1943-1944, ou ces images aériennes, du camp de Buchenwald, ou ce long travelling pris d'avion, en couleur, sur les ruines de Berlin... Il y a, bien sûr, beaucoup de documents que je connaissais. Par exemple, j'ai fait il y a dix ans, avec Jorge Semprun, un film à Buchenwald et j'avais vu les images de la visite des civils allemands. Mais, là, j'ai découvert le film en couleur.

Mon film insiste beaucoup sur la distinction entre camps d'extermination et camps de concentration. Il était nécessaire d'être très pédagogique et très clair pour faire comprendre, par exemple, les trois camps d'Auschwitz et les situer géographiquement.

C'est pour cette raison que j'ai utilisé des photos aériennes. Pour que le récit des témoins soit clair, il était important de comprendre la topographie des lieux.

La victoire d'un certain système

Ce qui m'a le plus frappé dans les témoignages, c'est la vie souterraine des camps décrite dans leurs livres par David Rousset, Primo Lévi ou Jorge Semprun : comment survit-on dans un camp et à quel prix... la hiérarchie, les inégalités... jusqu'à quel point la vie dépend d'un bol de soupe ou d'un commando de travail, bref, cette espèce de hasard inouï qui détermine la survie dans cette jungle dont parle François Bertrand, à savoir comment les déportés reproduisaient entre eux, les antagonismes, et les affrontements dans ce train, la nuit, pour un manteau, une couverture.

Ce sont des thèmes qui écornent l'image de la fraternité entre les déportés. Bien sûr, cette fraternité existait, mais il y avait aussi cette lutte à mort pour la survie. François Bertrand le dit très bien : « *la victoire de ce système, c'est qu'il a fait de nous des animaux qui se battaient pour un bout de pain* ». C'est, dans un sens, le prolongement de ce que j'avais déjà abordé dans *L'Ennemi Intime*, la confrontation permanente du bien et du mal au sein de chaque individu. Dans le système concentrationnaire, le mal et le bien cohabitaient : on le vérifie, par exemple, avec les kapos, ces déportés qui avaient droit de vie et de mort sur les autres détenus... Parmi les raisons de ce fameux silence des déportés à leur retour, il y a aussi cela : ce qu'ils ont vécu est d'une certaine manière irracontable et incompréhensible pour les autres.

propos recueillis par Noëlle Corbepin



LES SURVIVANTS

LES TÉMOINS

Quand on recevait un peu de pain, il fallait faire très attention que le type ne vous le pique pas. Le vol entre détenus était courant. Les bagarres entre détenus jusqu'à la mort étaient courantes. L'esprit héroïque, concentrationnaire, tous les déportés se tenant la main, c'est bidon, ça.

FRANÇOIS BERTRAND

Né en 1918, il s'engage dans la Résistance au sein du Mouvement national des prisonniers de guerre. En 1943, il est envoyé en mission de renseignement en Allemagne avec les groupes de STO. Arrêté par la Gestapo, il est condamné à mort puis envoyé à Buchenwald où il arrive à la fin de 1944. Il est évacué de ce camp en avril 1945 par un train qui erre trois semaines avant d'échouer à Dachau. L'un des rares survivants de ce convoi, il est libéré par les Américains le 29 avril.



HENRI BORLANT

Quatrième d'une famille de neuf enfants, fils d'émigrés juifs russes naturalisés français, Henri Borlant est né en 1927. Élevé dans le XIII^e arrondissement de Paris, il est arrêté le 15 juillet 1942. Il est déporté à Auschwitz à quinze ans avec l'un de ses frères et son père qui disparaissent dans l'enfer de Birkenau. Évacué d'Auschwitz à la fin de 1944, il survit en travaillant à la cantine des SS du camp d'Ohrdruf. Dans les premiers jours d'avril, Henri Borlant réussit à s'évader avec un camarade. Il conduit les soldats américains au camp d'Ohrdruf, le premier camp découvert à l'Ouest. À son retour, malgré la tuberculose, il entreprend des études de médecine.



Le taxi m'a ramené à mon domicile. Et ma mère m'attendait à la fenêtre, au 3^e étage. Et quand je suis rentré dans la cour de l'immeuble, j'ai vu ma mère... qui avait les cheveux tout blancs, qui a vu son fils, son petit garçon, qui revenait tout seul.

ISABELLE CHOKO

Pour moi, c'était fini. Je n'avais plus personne, la famille a disparu, il n'y a plus rien autour de moi, et puis, surtout, ma mère n'était plus là. Alors, j'ai dit : bon, c'est fini, c'est terminé, avec une espèce de calme, de résignation et de certitude que c'était fini.

Née en 1928 à Lodz, elle est contrainte de vivre dans le ghetto avec sa famille dès 1940. En août 1944, les nazis décident de déporter à Auschwitz les survivants du ghetto. À l'arrivée à Birkenau, Isabelle Choko, quinze ans, échappe à la chambre à gaz. Transférée en septembre avec sa mère en Allemagne, elle travaille dans un camp avant d'échouer à Bergen-Belsen en février 1945. Sa mère meurt du typhus et Isabelle, malade, est libérée par les Anglais. Après un long périple par la Suède, elle arrive en France au début de 1946 où un oncle la recueille. Après-guerre, elle sera championne de France d'échecs.



IDA GRINSPAN



**On a vu arriver en trombe
10 ou 12 soldats russes.
Ils sont venus avec chacun,
une brouette et j'ai été
libérée en brouette.
C'est cocasse, hein...**

Née en France en 1927, elle est cachée au début par ses parents, juifs polonais émigrés en France dans les années vingt, dans une ferme à la campagne de la guerre. C'est là que trois gendarmes français viennent la chercher. Sa mère, elle, a été arrêtée lors de la rafle du Vél d'Hiv. Déportée à Auschwitz, Ida, échappe à la chambre à gaz, par miracle, lors de la sélection malgré son jeune âge. Évacuée lors de la marche de la mort du 18 janvier 1945, elle échoue à Ravensbrück puis à Neustadt où, malade, elle est sauvée grâce au dévouement d'une infirmière polonaise. Libérée par les Américains puis par les Russes, elle rentre en France à la fin du mois de mai 1945.

MADELEINE ET JACQUES GOLDSTEIN

Jacques Goldstein, né en Pologne en 1920, est arrivé en France à l'âge de six mois. Élevé sur la Butte Montmartre, rue Damrémont, il rencontre Madeleine Elefant et l'épouse la veille de la guerre. Il a dix-neuf ans, elle dix-huit. Une petite fille voit le jour. Le couple entre en Résistance et monte au maquis en Savoie en juillet 1943. Madeleine et Jacques Goldstein sont arrêtés ensemble au cours d'une mission de liaison à Paris en janvier 1944. Ils ont eu le temps de confier leur enfant à une nourrice. Les Goldstein sont déportés dans le même wagon. Ils sont séparés le 1^{er} mai 1944 sur la rampe de Birkenau. Elle est à Birkenau (Auschwitz II) et lui à Buna-Monowitz (Auschwitz III). Ils vont passer des mois à quelques kilomètres l'un de l'autre, sans aucune nouvelle, avant d'être évacués le 18 janvier 1945 par les SS. Il échoue à Buchenwald, elle erre de camp en camp, et ils finissent par se retrouver dans le hall du Lutétia, à la fin du mois de mai 1945.



**Après l'appel, j'ai vu passer, sur
une charrette, mon père, qui
venait de se faire tuer. Il était
passé au mirador parce qu'il y
avait un endroit où il y avait
marqué : si vous dépassez
l'endroit, vous êtes fusillé... Et il
avait fait le pas pour se faire
tuer, il en avait marre, il serait
mort de toute manière, il serait
jamais revenu comme il était.**

ISIDORE ROSENBAUM



Né à Paris de parents juifs polonais, il a fait trois ans de maison de correction à treize ans pour avoir volé un guide chez Gibert. Arrêté en passant la ligne de démarcation, déporté à dix-neuf ans, il est arrivé à Auschwitz le 23 septembre 1942. Il réussit à survivre malgré les Kommandos de travail très durs et malgré les coups, jusqu'à son évacuation à la fin de 1944. Après un passage à Sachsenhausen, il arrive à Bergen-Belsen au début de 1945 où il enterre les cadavres des déportés qui meurent par milliers. Libéré par les Anglais le 15 avril, il emprunte un uniforme et réussit à rentrer à Paris le 8 mai 1945.

**Ce que j'ai vu, c'est les files de gens
rentre, rentre, rentre, rentre, jamais
sortir. Alors une Polonaise m'a dit : si, ils
sortent, regardent la cheminée, la
fumée, ils sortent.**

**Ce char américain, c'était une folie. On
était libres. On était libres, mais on
risquait de se faire tuer parce que les SS
tiraient sur le char. Et je garde le
souvenir de ce char avec la coupelle
ouverte. Un soldat avec une moustache
énorme et des bandoulières de balles,
enfin des rangées de balles, comme un
Zapata si vous voulez, c'est l'image que
j'ai, et qui nous jette des caisses
entières de breakfast américain.**

LES SURVIVANTS

LES TÉMOINS

C'étaient des droits communs, enfin c'est pas une excuse si vous voulez, mais c'étaient des brutes. Ils ont essayé quand même de nous avilir pendant tous ces mois, c'était peut-être une justice trop rapide. Mais je pense que... Je ne vais pas dire que c'était de sang-froid mais ça ne... ça n'égratignait pas ma conscience.

JACQUES SERGENT

Né en 1924 à Poissy, adhérent des Jeunesses communistes, il entre dans la Résistance. Arrêté lors d'une tentative de passage en Espagne en 1943, il est déporté d'abord à Sachsenhausen puis au camp de Lansberg, qui dépend de Dachau. En avril 1945, après une ultime marche, il arrive à Dachau où il est libéré par les Américains le 29 avril. Il rentre en France à la fin du mois de mai 1945.



On était quand même un peu pestiférés. Je me souviens d'un juif pieux par exemple ou croyant, qui m'a dit : vous, les anciens déportés, vous êtes revenus sans Dieu des camps. Alors vous avez été contaminés, contaminés, contaminés... Comme pour dire que les coupables, c'est pas eux. Les coupables, c'est nous, c'est d'avoir survécu, de vivre et d'oser parler.



Née en Roumanie, elle est arrivée en France à l'âge de quatre ans. Son père, tailleur, a un petit commerce au Havre. La naturalisation obtenue en 1938 est annulée par Vichy. La famille redevient apatride. Dénoncée, Violette est arrêtée avec son père et sa mère en juillet 1943. Déportée en juillet, dans le même wagon, la famille est séparée sur la rampe d'Auschwitz. Lors de la sélection, Violette, dix-huit ans, voit sa mère monter dans un camion. Elle ne la reverra jamais. Affectée par chance à l'orchestre de Birkenau, elle bénéficie d'un régime qui lui permet de survivre. Évacuée en octobre 1944 dans le même train qu'Anne Frank, elle arrive au camp de Bergen-Belsen où, malade du typhus, elle est libérée par les Anglais le 15 avril 1945.

VIOLETTE JACQUET



La libération, c'est quelque chose que j'ai acceptée, mais qui m'a fait aussi souffrir. Et qui m'a fait probablement poser cette question que beaucoup d'entre nous se sont posée : pourquoi moi ? A laquelle j'ai mis un certain temps à répondre. Et au bout de ce certain temps, je me suis dit : pourquoi pas moi ?

MAURICE WOLF

Né en 1923 à Varsovie, il arrive en Belgique à l'âge de huit ans. Arrêté en 1940 avec des faux papiers, il fait six prisons avant de s'évader et de rejoindre la Résistance à Grenoble. Agent de liaison, il est arrêté en septembre 1943 et incarcéré à Fresnes. Il est déporté à Auschwitz en janvier 1944 et affecté à Buna-Monowitz où il croise Primo Levi. Lié à l'organisation clandestine, il est évacué le 18 janvier 1945 et fait la marche de la mort. À Buchenwald, il participe à la libération du camp le 11 avril et rentre en France à la fin d'avril 1945.

LA MUSIQUE

Pour cette nouvelle collaboration avec Patrick Rotman, je me suis immergé dans la musique composée sous Le IIIe Reich : Weill, Eisler, Krenek, Haas, Schulhoff, Ullmann pour les « diffamés », mais aussi les classiques Brückner ou Wagner et enfin, les « officiels » Orff, Egk et Richard Strauss. L'opéra que Viktor Ullman a écrit à Terezin, avant de mourir à Auschwitz, *Der Kaiser von Atlantis* a été une source d'émotion et d'inspiration puissante : dans cet opéra, la mort, personnifiée, restitue leur dignité aux hommes et les libère.

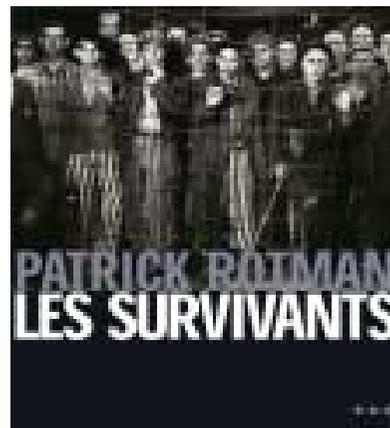
La musique dans les camps était jouée avec des instruments très simples que j'ai majoritairement repris. J'ai tenu à garder l'esprit « acoustique » d'une musique jouée en petit comité. Le minimalisme que Patrick Rotman souhaitait, s'accordait bien avec la rudesse que je recherchais dans un propos musical épuré. Les univers très différents des musiciens que j'ai choisi de réunir m'ont permis de jouer sur une large palette de timbres, riche en contrastes, pour une composition dans laquelle j'entrelace lyrisme et effets sonores. Sur l'une des séquences très éprouvantes du film, celle de Bergen Belsen, l'imbrication du piano, de l'accordéon, de la voix et de sonorités de métal frotté, permettent d'accompagner avec la plus grande pudeur possible les images et l'écriture du film.

J'ai écrit cette musique en deux niveaux de lecture. Le premier niveau lie un instrument à un témoin ou à un lieu, comme la guitare douze cordes sur Auschwitz. Le deuxième niveau permet, à partir d'un instrument, de jouer sur des thèmes musicaux et des orchestrations qui racontent une histoire : la sélection, la libération, les photographes, le chaos,...). Ida Grinspan, par exemple, est soutenue par la flûte, qui joue dans le film quatre thèmes différents selon les situations vécues dans son témoignage.

Richard Bois, compositeur
www.richardbois.com

Production de la musique originale soutenue par la SACEM
Guillaume Bourgogne, chef, Claire Luquiens, flûte,
François Bonhomme, cor, Laurent Mariusse, percussions,
Laurent Coq, piano, Anne-Marie Jacquin, soprano,
Didier Ithursarry, accordéon, David Chevallier, guitares,
Sayaka Ohira, violon, Benjamin Fabre, alto, Jean-Marc Ladet, alto,
Olivier Garban, violoncelle, Eric Villeminey, violoncelle,
Eric Chalan, contrebasse,
Benoît Canu, prise de son et mixage.

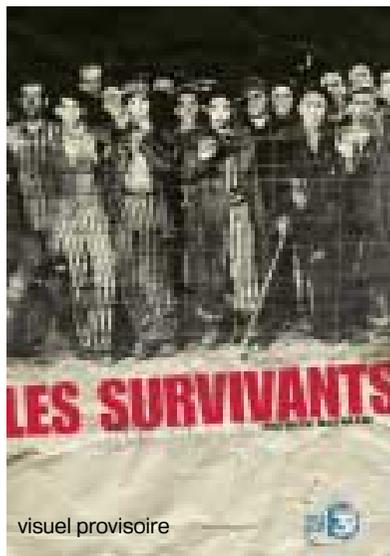
LES PUBLICATIONS



LES SURVIVANTS

Le livre (216 pages)
Le documentaire de Patrick Rotman est adapté sous forme de livre aux éditions du Panama et sortira en librairie quelques jours après la diffusion sur France 3.

Le CD *Les survivants, Paroles & Musiques* sera inséré dans le livre et distribué dans le commerce courant mai 2005.



LES SURVIVANTS

Le DVD et la k7 du documentaire de Patrick Rotman édités par France Télévisions Distribution seront disponibles juste après sa diffusion sur France 3.

En bonus DVD, 40 minutes d'entretiens supplémentaires, des cartes et une bibliographie.

Retrouvez toutes les informations sur le site internet
www.france3.fr et www.kuiv.com



relations presse

France 3

Fabienne Borel
01 56 22 75 25/26
fabienne.borel@france3.fr
assistée de Fatima Boudaoud
01 56 22 75 28
fatima.boudaoud@france3.fr

Kuiv Productions

Réda Benhameurlaine
01 44 75 79 15
reda@kuiv.com

crédits photos

Margaret Bourke-White / Stringer / TIME & LIFE Pictures / Kuiv Productions
interview : Noëlle Corbefin

édité par la direction de la communication - mars 2005

directrice de la communication : Anne Brucy

réalisation : France 3 - service PAO

responsable : Nathalie Grammat

infographiste : Catherine Pruvost

France 3,
7 esplanade Henri-de-France
75 907 Paris Cedex 15
01 56 22 30 30
<http://www.france3.fr>

